

SOUPÉ DES COLONIES!

Vingt dieux, nous n'en avons pas fini avec les généraux! C'est kif-kif les cheveux d'Éléonore, quand y en a plus, y en a encore.

La Tunisie nous a valu Boulanger, le Dahomey nous a collé cette tourte de Dodds sur le râble, et voici qu'on se prépare à nous en fabriquer d'autres.

C'est d'abord du côté de Siam: y a des anycroches dans ces patelins à moitié chinois qui perchent à l'autre bout du monde.

De quoi il retourne au juste, je ne le sais foutre pas: je crois que les Siamois qui ne sont vraiment pas des frères pour les Français, ont escoffié quelques troupes de chez nous.

Turellement, les grosses légumes, à qui les truffions ne coûtent rien, vont en envoyer une tapée par là-bas, pour venger cet outrage.

Comme de juste, y aura un galonnard à la clé. Et si le sale bougre sait se faire mousser un brin, il nous reviendra avec un panache, et posera sa candidature au trône de France.

Et c'est pas tout, nom de dieu!

Voici que de Madagascar rappellent aussi de sales nouvelles: les moricauds achètent aux anglais des tas de canons, et de flingots, sans compter la mélinite et la poudre sans fumée. Ils ne cachent pas trop l'usage qu'ils veulent faire de cet attirail: foutre une brûlée aux Français qui ont envahi leur île et les emmerdent dans les grands prix.

De ce côté encore, faudra des chiées de truffards, - et aussi des galonnés!

C'est toujours le populo qui gèrera la sauce: ce sont ses fistons qui iront aux cinq cent mille diables se faire crever la paillasse, et c'est lui qui paiera les frais de l'omelette.

Zut, nom de dieu, on sort d'en prendre!

Aussi bien d'abouler la braise que de fournir des gas robustes pour faire la courte-échelle aux galonnards ambitieux.

«Mais, va dire un jobard, pourquoi toutes ces invasions de pays inconnus?».

Oh, l'ami, c'est pas difficile à comprendre, suis bien mon raisonnement de fil en aiguille: nous sommes ici une trifouillée de prolos qui produisons toutes les bonnes choses; les paysans font pousser ce qui se bouffe; les ouvriers des villes et des manufactures confectionnent les vêtements, les mécaniques et tout le fourbi.

S'il n'y avait pas de patrons, ni de dirigeants, notre produit serait à chacun de nous, - nous le foutrions dans la circulation, et il nous reviendrait son équivalent en toutes choses. C'est-à-dire que nous aurions à notre disposition de quoi bouffer grassement, et en plus de quoi satisfaire nos fantaisies.

Au lieu de ce système qui est le seul logique, nous endurons l'exploitation.

Nous collons notre produit dans les pattes d'un patron qui nous dit: *«Si t'as bûché comme un nègre, je t'ai facilité la besogne avec mon capital et ma jugeotte. Or, ce que t'as fais valant dix balles, part à deux! Voici cent-sous pour toi et cent-sous pour moi.....».*

Si le singe a seulement une dizaine de turbineurs sous sa coupe, il a gagné dans sa journée cinquante balles, - sans même remuer le petit doigt.

Mais, c'est pas tout, mille pétards! A peine l'exploiteur nous a soulagé d'une thune que voici la gouvernance qui rapplique: elle nous fait les yeux en coulisse, kif-kif une raccrocheuse, et nous carotte quarante sous, pour le tintouin qu'elle se donne à nous protéger.

Avec les trois balles qui nous restent, y a pas plan de se procurer l'équivalent de ce que nous avons produit. Conséquemment, c'est la dèche!

Comme de juste, les marchandises que nous devrions, - mais que nous ne pouvons consommer, s'empilent dans les magasins.

C'est alors que les patrons s'en vont trouver les crapulards de la gouvernance: ils leur tapent sur le ventre, et grâce à un chèque glissé au bon moment, leur font comprendre qu'il est urgent de trouver des débouchés pour les marchandises qui moisissent dans les dépôts.

Si on voulait bien, le débouché est facile à dégoter: y aurait qu'à chausser, frusquer et requinquer tous les pauvres bougres de France et d'Algérie.

La binaise est trop simple, patrons et gouvernants n'en veulent pas entendre parler.

Pour le coup, on reluque les cartes géographiques et on tire des plans pour une expédition coloniale: c'est aux moricauds ou aux chinois qu'on se décida à coller toute la pacotille qu'on a rousti aux prolos français.

Turellement, c'est pas pour les beaux yeux de ces bougres-là! C'est pour leur rafler en échange quatre fois plus qu'on ne leur donne.

Pour une paire de ripatons à douze cinquante, qu'un moricaud portera à la main, on lui soulève pour cinquante balles de diverses bricoles.

Les négros ne sont pas plus pochetées que nous, tonnerre de Brest! Ils n'en pincent pas pour se laisser filouter.

Qu'à cela ne tienne, on trouvera moyen de les y forcer! On embarque des troubades français pour leur sacré patelin, - et les pauvres couillons s'en vont se faire massacrer pour enrichir les richards qui exploitent leurs paternels.

Je m'arrête, foutre!

J'ai expliqué les tenants et les aboutissants des expéditions coloniales: l'invasion de l'Algérie, de la Tunisie, du Tonkin, du Dahomey, n'ont été que ça; les guerres de Siam et de Madagascar n'ont été et ne seront que ça!

Mille bombardes, il serait temps qu'on arrête les frais!

Primo, qu'on refuse de masser au profit des patrons et des grosses légumes.

Deuxiémo, qu'on évite d'aller se faire déquiller en leur honneur.

Émile POUGET,
Le Père Peinard.
